

Enquêter sur la fête

Alexis Bétemps

Le thème du 42^e Concours Cerlogne, *Les fêtes calendaires en Vallée d'Aoste*, est la réplique du thème du Concours N. 22 de l'année scolaire 1983-1984, accompagné de la recommandation aux enseignants, venant du Bureau de Direction du Centre, à réfléchir sur les changements profonds qui se sont vérifiés au cours des deux dernières décennies et d'en témoigner.

Comme d'habitude, le rôle de l'enquête orale dans la recherche pour le Concours Cerlogne est fondamental.

Je ne m'arrêterai pas ici à parler de la technique de l'enquête, sujet qui sera traité par Mme Rose Claire Schüle, ni sur son importance du procédé du point de vue didactique ou social.

Plus simplement, à la lumière de mon expérience d'homme de terrain et, en particulier, à la suite d'une campagne d'enregistrement que j'ai faite à Saint-Christophe en 2002-2003, sur le même sujet proposé par le Concours, je vais essayer de vous faire part de certaines considérations générales et vous fournir une trace pour aborder les principales manifestations festives de la région.



Mon intervention veut donc être plus problématique que conclusive, plus indicative que documentaire, plus pratique que théorique, plus épisodique que systématique, puisque je pense que c'est sous cette forme qu'elle pourra vous être plus utile.

Les "traditions", du latin TRADERE, transmettre, ont toujours été un élément vivant dans les communautés : elles sont nées à un moment donné, elles ont évolué en se transformant et, parfois, elles ont été même abandonnées et remplacées. Il me paraît important que ce concept soit correctement transmis aux enfants pour que l'idée courante de traditions, perçues comme anciennes, figées et immuables, soit remplacée par un concept plus dynamique et plus adhérent à la réalité. Ainsi, les enfants devraient être accompagnés par les enseignants à la découverte des changements, à les dater et à les documenter. Cela faisant, ils apprendraient à mieux connaître le milieu où ils vivent et comprendraient plus profondément le sens de rituels qui risqueraient autrement de demeurer énigmatiques.

La paroisse, plus que la commune, peut-être considérée en Vallée d'Aoste comme l'unité culturelle de base parce que c'est autour du clocher, lieu de rendez-vous obligé au moins une fois par semaine, que les contacts interfamiliaux s'effectuaient et des relations innovatrices s'établissaient. Mais les distances considérables séparant certains villages, comme Fornet à Valgrisenche, de l'église principale ou la proximité de certains autres à des centres importants alternatifs, c'est le cas des villages hauts de Saint-Christophe, reliés, depuis toujours, directement à la ville d'Aoste, peuvent favoriser des différences à l'intérieur même des communautés paroissiales. D'autres éléments encore peuvent être à l'origine de "particularités" à l'intérieur de sociétés homogènes et la présence de villages reconnus comme "spéciaux" par la majorité de la population, souvent baptisés avec le nom de "république", est plutôt la règle que l'exception dans nos paroisses. Il est enrichissant que toutes ces particularités soient signalées dans la recherche.

Dans les communes divisées en deux paroisses il faut s'attendre à des différences significatives attribuables à deux communautés religieuses distinctes. L'enquête devra tenir compte de cette situation.

Quand un témoin parle d'une tradition populaire de sa communauté, il tend souvent à la présenter comme quelque chose de unique et particulier, à moins que ses connaissances personnelles ne lui aient appris que quelque chose de semblable se fait ailleurs aussi. Cette tendance est à mon avis favorable au déroulement de l'enquête parce que si le témoin pense être le dépositaire de quelque chose de particulier il tendra à nous en donner une description participante et détaillée. S'il connaît quelque chose de semblable, il essayera de faire des comparaisons en privilégiant les différences. Dans ce deuxième cas, le rôle de l'enquêteur devient



Étroubles, 1924. La crèche vivante.

(Fonds AVAS-Archives BREL)

capital pour que les informations sur deux ou plusieurs manifestations ne se juxtaposent ni se mélangent.

Les communautés, bien qu'à des degrés différents, sont toujours perméables et l'échange culturel s'est toujours fait naturellement. La contiguïté favorise ces échanges qui sont généralement, plus ou moins adaptés aux habitudes ancestrales par la communauté qui les reçoit. Les adaptations sont rarement casuelles. Les différences, dues à des innovations, même de détail, sont donc importantes et, opportunément comparées contribuent à une majeure connaissance des sociétés.

Le choix des informateurs ne doit pas seulement tenir compte des collocations géographiques, c'est-à-dire, du fait qu'ils résident dans un village plutôt que dans un autre. Bien qu'on puisse difficilement parler de classes sociales à l'intérieur de nos communautés de base, avec l'exception de la ville d'Aoste et, peut-être de quelques gros bourgs, nous savons que les témoignages de personnes ressortissant des familles plus riches, ne coïncideront pas avec ceux des membres des familles plus pauvres et nous devons nous attendre que ceux des familles très pratiquantes ne correspondront pas à ceux des familles aux tendances plus laïques. Et ainsi de suite.

Et encore : les témoignages des hommes et des femmes sont souvent complé-

mentaires et certains aspects ressortiront plus facilement avec un homme, d'autres avec une femme.

Dans mon enquête à Saint-Christophe, je tendais à privilégier les hommes pour parler de la fête des conscrits. J'avais ainsi rassemblé toute une série d'informations sur la visite militaire, sur l'accoutrement des jeunes, sur les affrontements entre groupes de conscrits de paroisses différentes, sur le déroulement de la fête, etc. Le cadre qui en ressortissait était foncièrement masculin. Mais, tout à fait par hasard, ce fut en interrogeant une femme que j'appris leur rôle dans l'organisation de la fête, jamais évoqué auparavant par les hommes interviewés : chaque conscrit choisissait une jeune fille, possiblement de son âge, pour qu'elle fasse la badochère *badotchie*, c'est-à-dire pour qu'elle prépare, avec les autres badochères, la place pour les danses (étables, fenils, etc), les denrées alimentaires et qu'elle accompagne au cours des journées de fête le conscrit. Bref, qu'elle assure le rôle d'un maître de cérémonies ! Les témoins mâles, en privilégiant d'autres détails liés à la fête, n'avaient jamais réputé intéressant de préciser le rôle des femmes dans un rite de passage qu'eux-mêmes considéraient éminemment masculin ! Hommes et femmes doivent être donc équitablement interviewés et il ne faut jamais partir du faux présumé que tel ou tel autre sujet soit essentiellement masculin ou féminin : il peut être spécialement masculin ou féminin, mais cela doit ressortir de l'enquête achevée.

Le type de témoin qu'on interviewe de nos jours n'est plus celui d'il y a vingt ans. Généralement, celui-ci était le témoin d'une communauté intègre ou presque et, une fois sa confiance acquise, il répondait avec beaucoup de spontanéité aux questions concernant des modes de vie et des valeurs qu'il vivait avec naturalité et qu'il partageait souvent avec l'intervieweur. Maintenant, nos témoins sont des personnes qui sont très tôt entrées en contact avec le monde moderne et souvent ont souffert des discriminations dont ils ont été les victimes en tant que représentants d'un monde autre et perdant. Ils ont dû parfois, dans leur jeunesse, s'efforcer de cacher leur accent rustique, d'imiter les habitudes citadines, de prendre les distances des croyances et pratiques courantes et acceptées au village mais déridées dans la société nouvelle qui était en train de se former. Cela dans l'espoir d'être mieux acceptés et de pouvoir bénéficier des avantages de la vie moderne. Malgré la mise en valeur du patrimoine culturel populaire qui a été faite ces dernières vingt années et plus, les personnes de la génération née dans les années 1920 hésitent souvent à parler de certains aspects de la vie d'autrefois de peur de fournir une image qui ne serait pas convenablement comprise par les personnes plus jeunes, surtout si elles ne sont pas originaires de la même communauté. Certains témoins ne parlent pas volontiers de la pauvreté, voire misère, des rivalités et disputes villageoises et surtout pas des croyances. Quant ils en parlent, ils précisent au préalable qu'ils ne croient plus à ce qu'ils racontent puisqu'il s'agit d'histoires du vieux

temps quand les gens étaient bien plus naïfs et ignorants. Pratiquement, ils prennent la distance d'un univers qu'on a fait de tout pour leur apprendre à refuser.

Dans ces cas, même si nous pensons différemment, il faut surtout respecter la sensibilité du témoin et ne jamais insister pour qu'il raconte ce qu'il ne veut pas. Le témoins ne doit jamais se sentir jugé ou, pire encore piégé.

Parfois on évite de questionner les témoins sur des sujets qu'on juge ordinaires ou déjà très exploités. Cela est une erreur parce qu'on a souvent des surprises.

Je n'avais jamais invité mes témoins à raconter l'histoire de la statue de saint Christophe, objet de dévotion populaire, parquée au poulailler par le curé qui le considérait obscène. Je me disais qu'un auteur illustre comme Tancredi Tibaldi l'avait déjà collectée et que je n'aurais obtenu que des adaptations maladroites d'un texte littéraire connu. Mais quand mon oncle me l'a dite spontanément, je me suis rendu compte que les gens connaissaient encore un récit bien différent de celui littéraire. Par la suite, j'ai recueilli trois versions du récit qui me semblent un témoignage touchant et particulier de la sensibilité de mes compatriotes à l'égard de leur saint patron.

En parlant avec mon père, né à Saint-Christophe en 1912, j'ai appris qu'au début des années 1920, à Saint-Christophe, il y avait un seul parrain et une seule marraine pour tous les enfants qui devaient recevoir leur Confirmation, ou, en tout cas, pour un très grand nombre d'entre eux. Des enquêtes orales successives ont confirmé la tradition et ce n'est qu'à partir de la fin des années 20 environ, que l'habitude d'attribuer un parrain à chaque enfant prend pied. Or, à ma grande surprise, les plus vieux témoins qui attestent le changement, ne sont pas du tout au courant de ce qui se passait tout juste avant et pensent que la tradition d'un parent pour chaque enfant est très ancienne !

Cela me fait penser que quand le changement dans les traditions est graduel, il passe pratiquement inaperçu aux protagonistes qui ne se soucient jamais de comment c'était l'année précédente et, ainsi, le souvenir de l'ancien disparaît avec la dernière génération qui l'a pratiqué. Loin d'être immuables, les traditions changent donc avec une certaine fréquence et leur changement est toujours le signal que quelque autre élément a changé dans la communauté. Dans l'exemple que je viens de signaler on pourrait donner l'explication suivante : étant donné que les parents avec de nombreux filleuls étaient toujours choisis parmi les personnes relativement aisées puisque le parent devait se charger d'offrir à tous les enfants un livre d'Heures et/ou un chapelet, on peut penser que vers la fin des années 20 les conditions économiques de la paroisse ont sensiblement amélioré et permis l'évolution de la tradition.

Les indications qui nous viennent de l'enquête orale devraient être vérifiées à travers le recours à d'autres sources, par exemple par des recherches d'archives.

L'enquête orale est un instrument extrêmement riche du point de vue pédagogique et, dans plusieurs domaines il est aussi l'instrument le plus efficace, voire le seul, pour atteindre un certain type d'information. En plus, généralement, il plaît beaucoup aux enfants qui se sentent mis en valeur par leur rôle d'intervieweurs et ont l'occasion d'entrer en contact avec des sujets, les personnes du troisième âge, qu'ils connaissent peu ou, en tout cas, qu'ils n'ont jamais appris à considérer pour leur juste valeur. La tendance à surévaluer la parole du témoin est toujours aux aguets. Je dis cela avec le plus grand respect pour les témoins, qui, cependant, sont des hommes parmi d'autres.

Or, il est vrai qu'un témoignage oral nous enrichit toujours d'un vécu unique venant d'expériences de vie toujours variées et qu'il est, dans plusieurs cas, le seul moyen pour apprendre des choses (littérature orale, croyances, valeurs particulières) qu'on ne retrouve ni dans la presse ni dans les archives. Cela le rend particulièrement précieux. Mais il ne faut pas non plus oublier qu'il se fonde sur la mémoire humaine qui, comme l'on sait, est parfois défaillante, capricieuse et, plus ou moins consciemment, sélective. Ce qui signifie que pas tout ce qui sort d'une personne âgée doit être considéré comme une vérité absolue. En plus, le témoin



Étroubles, 1937-39. Les Rois mages.

(Fonds AVAS-Archives BREL)



Aoste, chapelle de la Consolata, 1961.
La bénédiction des rameaux.

(Fonds Bérard - Archives BREL)

pourrait aussi délibérément embellir, exagérer, adapter, voir dénaturer ses souvenirs, pour des raisons différentes et, à la limite, compréhensibles. Donc, quand cela est possible, pour un travail scientifiquement acceptable, ses affirmations devraient être vérifiées en faisant recours à d'autres sources, libraires ou d'archives. Bien entendu, on ne demande pas cela aux enseignants en classe, pour lesquels la démarche pédagogique est prioritaire, mais il est important de les mettre en garde pour que les enfants eux-mêmes saisissent bien les limites de leur travail.

Quand on enquête sur les fêtes calendaires, on ne sait jamais bien par laquelle commencer. Comme la plupart des sociétés paysannes, la nôtre avait une conception circulaire du temps, qui était perçu comme un continuum où certains événements se répétaient périodiquement, toujours liés entre eux, toujours égaux et toujours différents. Cette conception s'oppose à celle moderne du temps linéaire, où les événements se succèdent toujours différents sur une ligne qui va vers l'éternité.

Après quelques tâtonnements, j'ai décidé de suivre l'année agricole et de commencer par la Saint-Antoine qui marquait chez nous, avec la bénédiction des animaux domestiques, le début d'un nouveau cycle productif. Certes, on pourrait commencer par une autre fête mais il serait inopportun, par exemple, de commencer par celle qui est considérée actuellement la première fête de l'an. Le Nouvel An, en effet, qui avait un rôle marginal dans le calendrier traditionnel, s'insère cependant dans un cycle festif complexe qui va sous le nom de *Cycle des douze jours* qui va de la Noël à l'Épiphanie. Le séparer des fêtes immédiatement précédentes nuirait à la compréhension de l'ensemble et couperait artificiellement une unité qui s'est faite à travers les siècles. Il m'est arrivé aussi de commencer un entretien par la fête immédiatement précédente à l'interview. Cela me permettait

généralement de commencer d'une façon tout à fait naturelle en parlant d'un événement récent.

Pour terminer, je vous propose quelques indications sur le déroulement des principales fêtes calendaires en Vallée d'Aoste, fondées sur mon expérience personnelle. Il est entendu que mes indications sont loin d'être exhaustives et qu'elles ne concernent pas nécessairement l'ensemble du territoire valdôtain. Elles doivent donc être prises comme des pistes possibles à suivre, à vérifier, à confirmer ou à contredire.

Je considère **la fête de la Saint-Antoine** (17 janvier) comme le début symbolique de l'année agraire. C'est le moment de la bénédiction des animaux domestiques qui côtoieront l'homme dans son travail pendant toute l'année. La festivité est presque abandonnée partout et le souvenir des cultes anciens s'estompe. Elle demeure vivante surtout dans les paroisses où elle coïncide avec la fête patronale.

La foire de la Saint-Ours (30 janvier) fait pendant à la Saint-Antoine : c'est le moment où le paysan renouvelle ou complète son parc à outils en vue de la nouvelle saison et vend les outils en bois qu'il a éventuellement fabriqué pendant l'automne et la première partie de l'hiver.

C'est la seule fête valdôtaine (avec quelques pèlerinages d'été) dont le rayonnement va bien au-delà de la paroisse qui la gère. Dans ce cas, elle concerne la totalité des paroisses valdôtaines. Étant en plus, l'une des manifestations les plus florissantes en Vallée, elle est susceptible de changements même rapides qu'il est opportun d'attester.

La Chandeleur était le moment privilégié pour les prévisions météorologiques, dont la connaissance était fort utile aux paysans. L'histoire de l'ours qui se réveille et sort son paillason est connue bien au dehors de la Vallée d'Aoste !

Le Carnaval a été exclu de la grille d'enquête. Étant une manifestation en pleine expansion, qui touche désormais la presque totalité des communes, on a pensé de conserver ce sujet pour une autre occasion.

Le cycle pascal commence avec le Carême et se conclut avec le lundi de Pâques. **Le jour des Cendres** connaissait un peu partout en Vallée d'Aoste des rituels particuliers ; **la fête de la Mi-Carême** semble oubliée malgré la promotion méritoire faite par le Comité des Traditions Valdôtaines ; le **Dimanche des Rameaux** était une fête importante, pour les enfants surtout : de nombreuses traditions sont attestées un peu partout, celle des rameaux notamment, et continuent bien que profondément modifiée. **La Sainte Semaine** est particulièrement riche et relativement variée : le silence des cloches, les ténèbres, la garde au Saint Sépulcre : le rôle des Confréries était généralement important et ce serait intéres-

sant d'enquêter là-dessus. Il faudrait vérifier aussi sur la persistance de certaines croyances : manger le Vendredi Saint du pain de seigle trempé dans le vin (le corps et le sang du Christ) ou bien aller se laver les yeux à la fontaine, le samedi matin, au moment du Gloria marquant le retour des cloches. **Le Lundi de Pâques** aussi était généralement une journée spéciale. Encore maintenant la journée est traditionnellement dédiée au pique-nique dans les prés. Mais s'agit-il d'une tradition ancienne ? Est-ce une anticipation calendaire relativement récente du *tsalèndamé*, dont il reste encore quelques souvenirs dans la Vallée Centrale ? Y a-t-il encore des processions ce jour là ?

Les mois de mai et juin étaient caractérisés par de nombreuses processions : **les Rogations** mais aussi les manifestations de dévotion religieuse liées à **l'Ascension, à la Pentecôte et à la Fête-Dieu.**

Le mois de mai était aussi le mois du **saint Rosaire**, occasion importante de rencontre et de socialisation et le mois de juin, marqué par le solstice d'été, vit encore une tradition bien vivante : celle **des feux**. Il s'agit certainement d'une tradition ancienne mais comment se déroulait-elle avant ? Quand faisait-on les feux ? (à la Saint-Pierre ou à la Saint-Jean ?), où les faisait-on ? (à l'orée des champs ou sur les sommets des montagnes ? Qui les préparaient-ils ? (les jeunes ? les adolescents ? les adultes ?). autour du solstice d'été il y avait beaucoup de croyances, notamment liées à la récolte des herbes médicinales.

L'été connaissait les nombreuses **processions** en altitude, généralement vers des lacs alpestres au dessus des 2.500 mètres (Notre Dame des Neiges, l'Assomption, Saint-Roch). Ces manifestations semblent connaître un certain renouveau et souvent elles concernent aussi des paroisses voisines, sont comptées par les nombreux touristes qui se joignent aux fidèles.

De plus en plus, revivent aussi des fêtes liées aux travaux et aux activités économiques. Y a-t-il un lien entre les fêtes modernes et les anciennes (quand elles existaient, bien sûr). Existe-t-il encore des fêtes de fin des travaux (moisson, désalpe, vendange, récolte des châtaignes) ?

La fin des vendanges et la récolte des châtaignes marquaient, traditionnellement le commencement de l'automne et annonçaient la fin du cycle productif : on ramasse les derniers produits et on se prépare pour l'hiver. **La Toussaint** et le jour des morts ont toujours été des moments de dévotion paisible, liés au souvenir des morts à qui on rendait hommage par la prière mais aussi par la visite aux cimetières fleuris pour l'occasion et même par l'offrande de quelques châtaignes et d'un verre de vin, la veille du deux novembre. Enfin, avec **les dernières foires de la Saint-Martin**, l'année agraire était symboliquement conclue. Dans les communes Walser, il y avait **la fête de saint Nicolas**, conformément à la tradition nordique :



Saint-Nicolas, 1908. Les enfants se préparent pour la procession de la Fête-Dieu.

(Fonds Bionaz - Archives BREL)

Le Cycle des douze jours, allant de la Noël à la fête des Rois, représentait quelque chose à part dans le calendrier traditionnel. Jours ajoutés au calendrier lunaire pour le transformer en calendrier solaire, le seul qui assurait l'éternel retour des mois et des saisons, indispensable à l'agriculture.

Ils étaient des jours particulièrement propices pour les prévisions météorologiques, si importantes dans les sociétés agro pastorales, Il est donc naturel que ce soit dans cette période de jonction que se situent des fêtes importantes : La Noël, Le Jour de l'An, Le jour des Rois.

Chez nous, **Noël** était une fête de famille, probablement la plus importante. Elle ne semble pas avoir été particulièrement riche en traditions : des pistes d'enquête intéressantes peuvent être la Messe de Minuit, les Bergers, la crèche, les traditions alimentaires. **Le Jour de l'An** était moins senti mais c'était le jour des étrennes. **La fête des Rois** était une fête des enfants parce que, traditionnellement, c'était les Rois qui leur amenaient des petits cadeaux. Le souvenir des Rois s'estompe de plus en plus mais il est encore vivant dans plusieurs paroisses. Cette période se prête bien à l'analyse des changements parce que, les plus marquants se

sont vérifiés au cours du dernier demi siècle et les personnes âgées sont à même d'en reconstruire la séquence et de les dater. Par exemple : jusqu'à quand les Rois ont porté les cadeaux aux enfants ? Quand on a commencé à parler de l'Enfant Jésus ? Quand est arrivé le Père Noël ?

La fête patronale, de la paroisse ou des hameaux, dont les dates sont particulières à chaque communauté, après une période de crise, semble reprendre de la vigueur, surtout quand elle tombe en été. Souvent chaque communauté de fidèles avait deux fêtes patronales : une d'été et l'autre d'hiver.

Les folkloristes parlent en général de fêtes calendaires pour indiquer les fêtes qui reviennent chaque année, à la même date, et de rites de passage (du berceau à la tombe) celles, civiles ou religieuses, qui, en principe, se font une fois dans la vie pour marquer des étapes marquantes (le baptême, la confirmation, la conscription, le mariage, la mort). Il peut se faire que dans quelques paroisses ces rites de passage deviennent l'occasion pour une fête qui se passe systématiquement à la même date : C'est le cas, par exemple, de **la fête des conscrits**. Dans ce cas, elles peuvent très bien être considérée aussi des fêtes calendaires et devenir l'objet de l'enquête.

Les choses ont beaucoup changé depuis que le Concours Cerlogne existe. Il est désormais difficile d'atteindre des témoignages de la culture d'une communauté relativement intègre comme pouvait l'être celle d'avant la deuxième guerre mondiale. Maintenant, nous nous trouvons toujours face à un brassage culturel, plus ou moins diffus qu'il est difficile de distinguer les différents traits. Et, probablement, cela ne serait même pas salutaire...

Ce qui devient important, maintenant c'est la réflexion sur et la documentation des changements.

Et cela est quelque chose que les enfants, opportunément dirigés, peuvent très bien faire.

Bien entendu, le premier souci des enseignants doit être de type pédagogique : on veut sensibiliser les enfants aux patois et les initier à la connaissance du milieu agro pastoral, d'abord. Le souci de formation est et, à mon avis doit demeurer, prioritaire. Nous ne pouvons pas leur demander de faire de la recherche scientifique. Ce qui n'empêche pas que leur recherche devrait être rigoureuse et, autant que possible, riche et précise. Leur apprendre à bien travailler est quand même un projet pédagogique de tout respect.